

gne et gouverne en France ce sont les MOTS. Un philosophe, entre beaucoup d'autres, en a fait la judicieuse observation ; Edmond Burke, c'est le nom de ce philosophe, a dit ceci.

« Les mots sont tout-puissants chez les Français ; leur esprit mobile et superficiel s'enflamme sans rime ni raison, suit aveuglément un son quelconque, et le suit d'autant mieux qu'il le comprend moins... »

« Ah ! mister Burke, vous êtes un grand philosophe, mais vous n'êtes guère aimable pour nous. Après cela, dites-vous peut-être la vérité ! Mais ceci n'est pas une excuse, en France en général, et sous la république en particulier. »

Le journal la *Mode* qui parle ainsi, fait à notre situation politique l'application nouvelle des paroles de Burke. Voici donc le beau rôle que les mots jouent en France depuis trois mois :

« Le 25 février, nos héros ne trouvaient pas dans la langue de Corneille des mots assez ronnants, assez sonores, des phrases assez pompeuses pour redire à la France et au monde leurs vertus et leurs glorieux exploits. Alors, nous nous en souvenons tous, on fit une dépense d'épithètes et d'adjectifs louangeurs à épuiser tous les vocabulaires ; ce qui se voyait le moins alors, c'était un substantif marchant tout seul ; le style républicain se faisait grand seigneur, et se parait à outrance de titres. »

« Ainsi la révolution de février exigeait l'épithète de sainte.

« Le peuple parisien était toujours et de rigueur probe, intelligent, héroïque.

« La nouvelle république, une, indivisible et impérissable, ÉTERNELLE.

« La France républicaine ne se montrait jamais que le flambeau de la civilisation à la main, éclairant et affranchissant le monde.

« Les travailleurs, ceux surtout des ateliers nationaux, nous étaient proposés comme modèle d'activité, de désintéressement et de patriotisme. Leurs mains étaient nécessairement toujours calleuses, mais sans cesse nettes et pures. Nos dictateurs avaient aboli la noblesse, proscrit les titres. Nous ne devions plus nous appeler que citoyen. Le tutoiement était au moment de devenir obligatoire pour effacer les derniers vestiges des hochets aristocratiques et des vanités nobiliaires. Nos brutus seuls continuaient à avoir de nobles amis, à parler noblement, à se défendre noblement (style du *National*.)

« Daignez remarquer qu'avec un mot quelconque, jeté dans ces masses, vous soulevez la tempête, vous souillez le pavé de sang, vous jetez la rue de cadavres... qu'avec un mot quelconque, habilement exploité parmi ces esprits crédules, vous

discréditez les mesures les plus sages et les plus honnêtes, vous dépopularisez l'homme le plus honorable et le plus utile, vous perdez les causes les plus saintes, les plus patriotiques ; pesez tout cela, et vous trouverez avec moi des circonstances atténuantes en faveur de Burke et du stigmate ineffaçable dont il a marqué notre front.

« Quelle étrange consommation de mots n'a-t-on pas faite depuis les journées de février !

« La veille, on demandait la réforme, qu'on n'espérait pas, qu'on se serait cru bien heureux d'obtenir, qui eût comblé, dépassé toutes les espérances ; le lendemain, le hasard nous donne une révolution.

« Nous nous souvenons tous des épithètes pompeuses, affectueuses, enthousiastes, dont on accablait la garde nationale. De la part des républicains c'était justice. La garde nationale, et elle seule, seule avait fait réussir l'éméute. Elle a tenu les bras aux troupes pendant que les insurgés lançaient le trône de Louis-Philippe par les fenêtres des Tuileries. Voilà, en deux mots, toute l'histoire de la révolution de février.

« Mais du jour où la garde nationale, entrevoyant de près le gouffre ouvert vers lequel on poussait la France, retourna ses baïonnettes contre les émeutiers, elles cessèrent d'être intelligentes, elles devenaient féroces.

Ce n'était plus cette admirable, cette glorieuse garde civique, elle était devenue la garde bourgeoise, la horde des assassins du peuple, les buveurs de sang ! Aussi, pourquoi se permet-elle de battre le rappel et d'accourir au pas de charge, la baïonnette au fusil, quand ces honnêtes patriotes sont en train de faire le bonheur de la France, en décrétant un milliard d'impôts forcés sur la propriété et deux petites heures de pillage ?

« Aristocrate, réactionnaire, voilà les anathèmes fulminés contre quiconque s'avise de douter de l'éternité de la république, ou qui se permet la plus légère critique sur les hommes éminents qui veulent bien s'occuper de la gloire et de la prospérité de la France en général et de nos bourgeois en particulier.

« Pauvres mots, tristes caricatures, pitoyables anathèmes, vous êtes si pâles, si ternes, si impuissants, que vous n'éveillez que le dédain et le mépris. Vous n'avez pas même le mérite de la nouveauté. Vous ne pouvez atteindre à la passion, vous êtes froids et incolores, vous êtes honteux et misérables. Vous voulez être féroces et vous n'êtes que burlesques, vous voulez faire trembler de peur et vous faites sourire de pitié.

« Hélas ! vous n'avez encore rien fait, rien produit, et déjà votre règne éphémère s'éteint et tombe. Vous passerez comme passe tout ce qui est faux, tout ce qui est usé, ce qui est impuissant. En automne, quand l'ouragan passe dans les bois jaunies et emporte les feuilles desséchées, elles s'en vont, elles passent, elles volent jusqu'à ce qu'elles tombent dans la boue, où elles pourrissent dans l'oubli. »

J'oubliais un mot, ressuscité d'hier, et remis à neuf, par conséquent très-bien reçu du peuple parisien, au caractère mobile et inconstant par excellence, ce mot est : *Napoléon-républicain*. C'est aussi le nom d'un journal qui vivra ce que vivent les mots en France.

L'espace d'un matin,

— Aux temps des républiques anciennes, il fallait aller chercher à leur charrue les hommes grands et modestes que la patrie appelait pour son salut. Cincinnatus, pour n'en citer qu'un seul, se démit au bout de seize jours de la dictature qu'on lui avait imposée dans un danger suprême. Après avoir sauvé la république, une vraie république, celle-là, j'imagine, bien qu'inventée avant le citoyen Thoré, il ne tint qu'à lui de se voir aussi riche qu'il était illustre ; mais il refusa les terres et les biens qu'on lui offrit.

Aujourd'hui, combien nous sommes autres ! républicains de Paris, de la banlieue, des départements et de 1848 ! c'est à qui sauvera la patrie en danger, la représentera, l'admonestera, la révolutionnera, la régènera, la socialisera, etc., etc., et si la patrie ne se tire pas d'embarras, ce ne sera pas faute de sauveurs, sans compter M. Dupin. La France est une pépinière d'hommes d'Etat, sans nul doute ; une moitié du pays aspire à sauver l'autre moitié bon gré mal gré, à la constituer, l'administrer, la réglementer, la gouverner et l'imposer... Mais dans cette armée de sauveurs, trouverait-on un seul Cincinnatus prêt, son œuvre accomplie, à retourner à sa charrue, illustre et pauvre ?

O temps de sublime mémoire, où une couronne de chêne était le seul prix des plus grands dévouements et des plus grands courages, qu'êtes vous devenus ? qu'êtes vous devenus ? Que sont devenus aussi les héros et les vertus publiques ? (Cours.)

M. Louis Bonaparte est l'homme des surprises. Il arrive on ne sait par quelle porte ni à quel moment. Un jour, on apprend qu'il est entré dans la citadelle de Strasbourg. Il venait demander une couronne : il reçoit un passeport. Quelques années après, il débarque à Boulogne et reste à Doullens. Il en sort comme il y était entré : par dessus les nuages.

A peine la République est-elle proclamée qu'il est aussi vite arrivé que la Répu-